

PATRICK DEVILLE

CORDON-BLEU



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1987 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2-7073-1120-0

J'ai vomi tout mon dîner.
(G. Flaubert)

Le soir même je téléphonais à Soledad. Je lui expliquais que je ne travaillais plus, ou fort peu. Que cependant je n'avais jamais connu le désœuvrement. Que Dieu pouvait en être témoin : on me voyait toute la sainte journée assis à mon bureau ; je portais une robe de chambre lilas sur un pyjama jonquille en soie gansée. Je tenais le combiné de la main gauche et griffonnais de l'autre sur un buvard. Soledad commettait nombre d'infractions syntaxiques que je corrigeais méticuleusement. Elle en venait à ne plus utiliser le français et je la laissais faire, n'écoutant plus. J'ouvris le tiroir du bureau et en éparpillai le contenu sur le sous-main. Armé du pistolet d'ordonnance, je mettais en joue les meubles divers qui se plaquaient aux murs. Soledad voulait encore des nouvelles, ou bien savoir d'où j'appelais, de quelle ville, que je lui parle de mes voyages, et que je lui dise quand je rentrerais à la maison. Je fus évasif. J'ajoutai que je voyageais le moins possible. Je m'astreignais à la réflexion. (On me nourrissait). Après une rapide gymnastique matinale, je restais des heures

devant quelque énigme mathématique ou devinette visuelle. Ainsi m'amusais-je raisonnablement et à moindres frais. C'étaient des gardes champêtres, commentai-je, ou des bergers, qui cherchaient un mouton, ou un képi. Je tournais les vignettes sur le bureau de façon que chacun des côtés devînt à son tour la base du motif. J'utilisais la loupe et la pince à épiler. Ou bien je repoussais vivement ma chaise et me mettais à tourner moi-même autour du bureau. Le cercle découpé par la lampe immobilisait alors la vignette. Certaines lattes du parquet craquaient à chaque tour sous mes semelles. Des enfants venaient m'aider, mais je les chassais à coups de canne. A moi seul l'objet dissimulé se révélait sous quelque artifice : des branches de pommier ou la perspective d'une clôture. Car les décors étaient ruraux.

Le quart de lune fournissait dans un ordre décroissant : des lames de faucilles, des lames de serpes, et des visières de casquettes. Je notais ces renseignements. Le reste du temps, j'affutais des crayons pour mes propres dessins. J'utilisais la mine de plomb ou de graphite et aussi l'encre de Chine. J'aimais les dessins figuratifs très fouillés, de grande minutie, tels les charges de cavalerie ou les entassements d'outils. Quelquefois je décalquais sur des livres. Je maniais peu la couleur, mais ne dédaignais pourtant pas de rehausser certains détails d'un trait de gouache : un sabot, ou bien un crottin, un casoar. La peinture des volatiles, trop souvent décriée, m'occupait tout un trimestre. Je m'interrompais le moins possible et pour des raisons de

force majeure, comme la sustentation et la défécation. Soledad disait que je me moquais d'elle, que je n'avais jamais su dessiner de ma vie, fût-ce un clou.

Je raccrochai et me dirigeai vers le cabinet de toilette, le pistolet d'ordonnance à la main. (Si j'étais parvenu en effet à instituer l'ordre et la ponctualité dans mes repas, je faisais un peu à n'importe quelle heure du jour). Je pris l'habitude de téléphoner à Soledad et lui demandai d'enregistrer nos conversations sur des bandes magnétiques. Je lui parlais surtout des pigeons, oiseaux stupides pour lesquels je m'étais pris d'un attachement profond. Car les pigeons occupaient une place considérable dans mon emploi du temps. Chaque matin j'ouvrais une fenêtre et emplissais la rainure en bois d'un nombre incalculable de graines. (On me remboursait cette nourriture). Les oiseaux se bousculaient et griffaient le rebord en zinc de leurs pattes écartées. Je n'oubliais jamais d'enduire une partie du blé d'un produit très toxique, à seule fin de seconder la nature et les services municipaux. Rares bien sûr étaient les pigeons assez affamés ou assez distraits pour se laisser empoisonner. Ou bien, le produit n'agissant qu'à retardement, ils succombaient plus loin, dans des jardins publics ou sur des places. Au bout de quelques semaines, la fiole de liquide violacé se révélant inefficace, j'avais résolu d'ignorer les conseils du pharmacien qui me l'avait vendue. Je captuais toutes les dix séances un gros mâle que j'étouffais sous son aile. J'étendais l'oiseau mort sur le sous-main, les ailes déployées. Je dévissais la capsule en

plastique rouge, fixée à la patte par des crochets. Je lisais les messages, visionnais les microfilms, déchiffrais les codes. Bien que l'organisation à laquelle j'appartenais utilisât fréquemment des pigeons voyageurs, tous les messages ne m'étaient pas destinés. On enquêta. Je fus soupçonné. Je me disculpai. Soledad riait ou se mettait en colère. Ça n'était plus la peine de l'appeler si je ne lui parlais que de pigeons. Je ferais mieux d'acheter mon propre magnétophone. Ici, mes enfants m'attendaient, et mes petits-enfants. (Soledad, leur mère et leur grand-mère, répugnait à se mettre en avant).

C'est au grenier, disais-je, que les pigeons passaient la nuit. Mais leur capture aurait nécessité un matériel compliqué, un assemblage de trappes et de poulies commandé par des manettes précises et bien huilées. Alors les trappes tomberaient silencieusement et tous les passages seraient obturés. Je les réduirais plusieurs jours à la pénombre ainsi qu'à la diète. Les plumes terniraient ; la chair deviendrait coriace. Puis je les surprendrais au milieu de la nuit avec une lampe-torche et je refermerais la porte derrière moi. J'affronterais nu la panique des plumes arrachées, des battements d'ailes. Des coups de bec entailleraient ma peau. J'avancerais les mains ouvertes emplies de graines ou de pain dur. J'aurais peur pour mes yeux. Je serais pincé et picoré. J'ouvrerais les trappes et capturerais un gros mâle. Je voudrais qu'on l'accompagne de chou. Je souffrirais en de multiples endroits de coupures sans gravité. Le sang sous la douche se serait mêlé à la fiente. J'aurais

vaguement regretté cette aventure. La chère serait détestable, la viande dure et caoutchouteuse. Soledad avait raccroché. Je rejetai ce projet ainsi que quelques autres. Je m'adonnai au dessin, lus des livres merveilleux sur l'optique et la géométrie. Je reçus régulièrement les visites de ce jeune docteur Choblet.

Non que son visage fût demeuré juvénile. Employé des Postes, du Gaz ou de l'Ozone (comme il en vient ici quelquefois), je l'aurais trouvé sans âge ; mais j'avais peine à penser qu'un gérontologue, de même qu'un rhinocéros ou un bordeaux, pût n'être pas vieux. Il arrivait en fin de matinée, vers onze heures dix. J'allais lui ouvrir la porte. Il me saluait, suspendait sa veste et son écharpe à la patère du vestibule et me précédait dans la chambre. Il portait un pull-over mimosa.

Il déposait son petit cartable sur le lit et se tenait à côté, face à l'entrée du corridor. Je le rejoignais à pas lents, mais le buste haut. Des figures géométriques (triangles ou polygones irréguliers) passaient devant mes yeux. Je m'allongeais en travers du lit. Le défilé cessait. Choblet jouait avec mes articulations, les faisait craquer, mesurait l'angle d'ouverture de mes cuisses avec une règle ou un mètre de couturière. Il préparait des seringues, secouait vivement des ampoules qu'il brisait, en aspirait à l'aide du piston le contenu verdâtre, et piquait en quelque région la chair. Tout se faisait en silence, professionnellement. Puis je me lassai. Je feuilletais des illustrés ou découpais des articles de journaux pour mes classeurs. Je me préparais un